

Patrimoine et végétal

Au cours de précédentes rencontres, en 2002, nous nous étions interrogés sur le paysage, expression d'une culture, empilement de l'histoire des hommes, (« palimpseste de la mémoire » pour reprendre l'expression baudelairienne). Pour ces 8èmes rencontres, l'Association Patrimoine(s) met encore le patrimoine au vert : nous avons la chance d'être accueillis à Bosmelet, (merci à Laurence et Robert) dont nous découvrirons le jardin remarquable en début d'après-midi.

Mais cette fois-ci, comme vous avez pu le voir sur le programme, le regard est moins panoramique, même si la lecture est toujours plurielle.

- Nous allons, au cours de la journée « zoomer » sur les éléments constitutifs de notre paysage normand : les jardins, remarquables ou historiques, suspendus ou potagers, le clos-masure, écosystème mais aussi construction végétale, les arbres, immigrés plus souvent qu'on ne le pense.
- (Nous n'aurons pas ce matin la chance de faire un détour par l'Angleterre, puisque Missis Mawrey a dû renoncer au dernier moment à son intervention. Nous écouterons donc Gérard Mallet ce matin et nous verrons cet après-midi le clos-masure sous deux angles différents : celui de l'ethnologue, celui du CAUE qui évoquera son action de sensibilisation auprès des habitants).
- Comme chaque année, ces rencontres feront l'objet d'un numéro spécial d'Etudes Normandes, grâce à Cécile-Anne Sibout, présidente de l'Association Etudes Normandes et rédactrice en chef, que vous verrez toute la journée penchée sur ses notes. Sur la table à l'entrée, sont d'ailleurs exposés les numéros parus. Le dernier portait sur « la Côte d'Albâtre, usages et images » et l'un des prochains traitera donc de « patrimoine et végétal », une transition toute trouvée pour revenir au propos du jour.

Il est vrai que l'espace végétal et le végétal, (qu'on n'ose plus appeler la nature) doivent beaucoup à un mammifère omnivore qui se dit *homo sapiens*. Le premier homme, Adam « le glaiseux », (Chourraqui) l'homme de glaise, c'est le sens de son nom, a d'abord habité le jardin d'Eden, et puis le temps a passé, et les lointains descendants d'Adam ont oublié que ce n'est pas la terre qui appartient à l'homme mais l'homme qui appartient à la terre. Nous sommes devenus d'étranges bouts de nature, coupés de notre matrice originelle, jusqu'à oser parfois considérer le vivant comme une marchandise, un produit. Aujourd'hui, nous vous proposons donc de faire preuve d'humilité, un mot de la même famille qu'*humus*, c'est-à-dire de reconsidérer, au ras du sol, notre patrimoine végétal et d'en examiner attentivement les racines et les graines.

Apparemment, **rien de plus banal qu'un jardin** qui abrite choux et poireaux, roses et dahlias... Mais cette simplicité est exigeante parce qu'il n'y a **rien de plus instable et de plus fragile** qu'un jardin ou un espace vert. Abandonnez le et vous verrez la nature reprendre ses droits en quelques années, les parterres vont se couvrir d'orties, de liserons, puis de ronces, de sureaux, de prunelliers, de frênes, et le jardin va se transformer progressivement en bosquet.

Rien de plus intolérant qu'un jardin ou qu'un espace cultivé qui détruit les « mauvaises herbes » : nous ne parlerons pas ici des véritables génocides végétaux provoqués par la monoculture intensive et exclusive, nous évoquerons juste sa conséquence paradoxale : c'est désormais le long des chemins et des talus qu'on retrouve la flore indigène, les *amouhoques*, pour utiliser le parler cachois, « la flore époékophytique » pour utiliser le jargon des botanistes.

Rien de moins local qu'un jardin. Les plantes ignorent les clôtures et les frontières : le potiron vient d'Amérique tropicale, le dahlia est américain, la glycine chinoise, la vigne, notre vigne, notre gloire française, est originaire d'Asie occidentale ; le châtaignier, sous ses faux airs de né natif est en réalité un exotique dont le berceau est l'Asie mineure. Même la sage rhubarbe est une « racine barbare », *rheu barbarum*, rhubarbe, originaire des rives de la Volga. Quant au pommier sauvage des premiers Normands, il a été croisé avec un certain *malus dasyphylla* du Turkestan.....

Rien de plus vieux qu'un jardin, ou un espace végétal : le moindre sachet de graines renferme une partie du patrimoine végétal qui fait la richesse de l'humanité ; l'arbre survit au jardinier qui doit composer avec le temps, météorologique et historique , que ce soit pour la récolte du potager ou pour la mise en scène d'un jardin d'ornement. Le Nôtre a mis quarante ans à transformer les 6000 hectares de marécages de jardins en broderies végétales. (Il a été anobli pour cela et a modestement intégré à ses armoiries des choux, des limaçons, une bêche et un rateau..)

Rien de plus vieux qu'un jardin, qui est mémoire vivante et, en même temps, **rien de plus intemporel** : le jardin se plaît à brouiller les repères temporels : le chou de Saint-Saëns, qui doit ses rondeurs à des sélections successives et patientes de générations de choux... et de jardiniers, habite non loin de son ancêtre, toujours « vézeillant », le chou sauvage et primordial qui s'accroche aux falaises cachoises.

Rien de moins naturel donc qu'un jardin, ou qu'un paysage rural. Le paysan de jadis, qui a créé la belle campagne traditionnelle que nous apprécions maintenant, avait en fait les mêmes préoccupations économiques que les cultivateurs d'aujourd'hui, chefs d'entreprises agricoles. Pour permettre aux engins actuels de travailler la terre, ces entrepreneurs ont dû couper les haies, qui cumulaient les fonctions de brise-vent, habitats pour la faune, pièges à rosée et à poussières, drains pour les eaux pluviales, fixations de la terre... Auparavant, les haies et le hêtre avaient eux-mêmes remplacé la diversité originelle de la forêt qui couvrait la « Gaule chevelue » dont parlait César. Aujourd'hui, le maïs et le colza ont pris la place de la prairie. Et demain, aux étendues jaunes vont succéder des parcelles mauves, celles de la *phacélie*, plantée comme piège à nitrates pour protéger les eaux souterraines et économiser les engrais.

Rien de plus urbain qu'un jardin : après les cités jardins inventées à la fin du XIXe et habitées entre les deux guerres, Jaime Lerner, urbaniste et maire de Curitiba, au Brésil, a imaginé une ville qui s'étend en faisant le moins de dégâts possibles (elle est passée de 300 000 à 2,3 millions d'habitants en trente ans). Le tri des déchets se fait sur la base du troc vert, les familles défavorisées peuvent échanger les déchets

recyclables qu'elles collectent contre le même poids de légumes et de fruits. La ville est gérée comme un écosystème, comme un jardin, et est devenue un exemple pour toutes les cités du monde.

Rien de meilleur qu'un jardin, un enclos (c'est le sens de *garten*, *garden*, *jardin*, de la même famille que le verbe « garder ») un enclos où l'on protège le meilleur des plantes, le meilleur de l'espace, le meilleur de la lumière, de l'art de vivre, le meilleur de la pensée : un centre qui en fait un lieu de méditation..

Rien de plus personnel aussi : dis-moi ce que tu plantes, je te dirai qui tu es !

L'arbre par exemple, a toujours été le **double végétal** de l'homme, le reflet de son propriétaire, comme le jardin. Celui qui plante un chêne est un optimiste, plus patient que celui qui plante un sapin. Le jardinier obéit souvent à des modes, à des courants sociaux : le gingko planté en nombre dans les allées de nos villes calme nos angoisses de pollueurs, lui qui a résisté à Hiroshima... C'est que l'arbre a toujours eu une fonction d'usage, (décoratif, utilitaire, ou nourricier). Pas de hasard pour l'arbre donc, mais un destin, lié à l'histoire. Le cèdre du Liban, est rapporté au XVIII^e dans le chapeau du botaniste Bernard Jussieu, Bougainville revient d'Amérique du sud avec la bougainvillée, Lapérouse se perd en route, on le cherche encore ! c'est au moment où les Lumières éclairent et révèlent l'ailleurs, l'autre, le bon sauvage..

On a pu dire aussi de l'arbre qu'il était un « **marqueur identitaire** » souvent associé au même type d'espace urbain, et, en architecture, il est des couples indissociables : routes et platanes, if et cimetière, chênes et chapelles, château et cèdre, hêtraie et ferme, tilleul et maison de maître, et aujourd'hui thuyas et pavillon... L'arbre n'est jamais été planté au hasard : Corinne m'a appris que les pommiers à cidre sont toujours plantés à l'arrière de la maison, les pommiers à couteau devant parce que ... les voleurs de pommes chers à Brassens ne s'intéressent pas aux pommes à cidre qui n'ont pas besoin d'être surveillées !

L'arbre est aussi un signe, qui a une charge symbolique : on ne trouve pas de pomme sur les armoires normandes, c'est ... à cause de leur mauvaise réputation de fruit du péché, réputation injuste, dûe à leur nom latin. Pommier en latin se dit *malus*, pomme se dit *malum*, le problème est qu'il existe deux autres mots issus d'autres racines, *malum* et *malus* qui veulent dire mal et mauvais. Voilà comment, pour une simple raison d'homonymie, le pommier est devenu l'arbre du mal !

Nous aurions souhaité, au cours de ces rencontres, aborder cette question du symbolisme végétal, très riche, dans l'architecture sacrée médiévale notamment ; nous aurions aussi souhaité évoquer la palynologie, branche de l'archéologie qui s'intéresse aux pollens. J'ai rencontré récemment une archéologue du vieil Evreux, Agnès Roquecave, archéo-botaniste, qui m'expliquait que c'est grâce aux pollens retrouvés sur le site qu'on a pu conclure, avec certitude que le sanctuaire de *Mediolanum Aulerorum* était le Lourdes de l'époque : les pollens étaient ceux de plantes qui poussent sur les lieux piétinés par la foule. Ce sera pour une autre fois. Parce que la journée d'aujourd'hui est déjà trop riche, parce que nous avons des jardins remarquables et... des jardins extraordinaires que l'ami Jean Jacques va nous présenter..

Il fallait bien trouver, dans cette grande ville maussade, Où les touristes s'ennuient au fond de leurs autocars, Il fallait bien trouver un lieu pour la promenade. Pour nous ce samedi-là Ce n'est pas par hasard..

Annexes

Il existe aussi des modes : la tulipe a affolé l'Europe et a été responsable d'un krach boursier en 1637

Tulipomanie

En un rien de temps, la popularité des tulipes se répandit dans une grande partie de l'Europe. Pourtant, elles demeuraient un luxe surtout réservé aux riches. Il est vrai qu'à l'époque, les jardins étaient plutôt une collection d'objets précieux ; la tulipe, déjà onéreuse, y jouait un rôle principal. Mais le prix de la tulipe ne cessait d'augmenter et en 1634, il connut une véritable explosion. Ce fut le début de la " Tulipomanie ".

Le commerce des bulbes devint une véritable spéculation. On les achetait et on les revendait sans que l'argent ou les marchandises aient changé de propriétaire. Tout se passait sur papier. Sans oublier qu'on ignorait ce qui allait sortir du bulbe. Le négociant ne pouvait donc qu'avoir confiance qu'il s'agît bien d'une belle tulipe. Il n'était pas certain que le bulbe vendu par le marchand fût passé entre ses mains, ni que l'acheteur eût la somme d'argent ou la marchandise requise. Le plus souvent, l'opération en restait sur une promesse. L'acheteur devenait à son tour marchand et revendait le bulbe à la personne suivante. Non sans bénéfice... Le nombre d'intermédiaires ne cessant d'augmenter, les prix poursuivaient leur escalade. En tête de liste, se trouvait la *Semper Augustus*. Son prix le plus fort atteignit cinq mille florins, un prix équivalent à la valeur d'un immeuble bourgeois de l'époque à Amsterdam. Mais l'argent n'était pas le seul moyen de paiement. A l'époque, les marchandises s'échangeaient ou se payaient souvent en nature. Ainsi, pour un bulbe de tulipe *Viceroi* (qui valait deux fois moins que la *Semper Augustus*) il avait été convenu le paiement de:

2 charretées de blé, 4 charretées de seigle, 4 bœufs gras, 8 cochons gras, 12 moutons gras, 2 fûts de vin, 4 fûts de bière, 100 livres de fromage, un lit, un vase d'argent et des vêtements.

Un certain arbuste, célèbre dans le monde entier, et dont les feuilles sont dans tous les placards de cuisine, a été introduit en contrebande en Inde par les Anglais dans des boîtes de verre hermétiques capables de conserver les végétaux sans les arroser quelques semaines : je veux parler du théier bien sûr... Au XIXe siècle, des milliers de plants de théiers ont été transportés en fraude de la Chine vers l'Inde dans des boîtes vitrées, les fameuses cages de Faraday, qui permettaient aux plantes de survivre plusieurs semaines sans arrosage pendant les quelques semaines du voyage.